Document generated on 04/18/2024 6:48 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

« Charles Guérin » ou le réalisme critique

Patrick Imbert

Number 13, February 1979

URI: https://id.erudit.org/iderudit/40434ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Imbert, P. (1979). Review of [« Charles Guérin » ou le réalisme critique]. *Lettres québécoises*, (13), 33–34.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

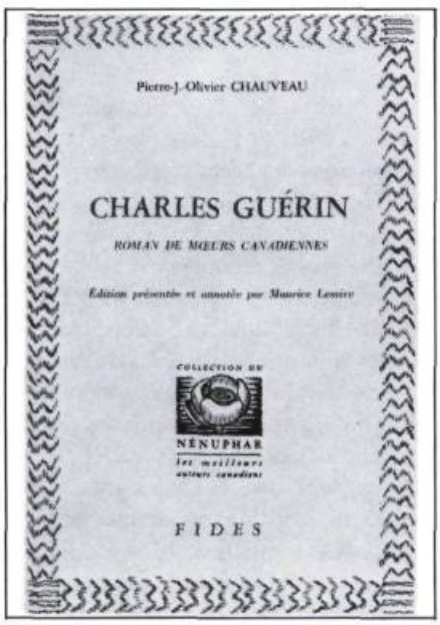
Les Relectures

« Charles Guérin » ou le réalisme critique

Charles Guérin de Pierre-J-Olivier Chauveau vient d'être réédité par Maurice Lemire. Il reprend l'édition de 1853 de G.-H. Cherrier basée sur le texte (incomplet dû à la suspension de la revue) de *l'Album littéraire et musical de la Revue canadienne* de 1846 (vol. 1, n° 2 à vol. 2, n° 3 — février 1846-mars 1847). Notons, du reste, que depuis cette édition par G.H. Cherrier, nombre d'autres ont vu le jour, notamment en 1898-1899 dans *La revue canadienne*, en 1900 avec l'introduction d'Ernest Gagnon, en 1925 chez Beauchemin et en 1973 par Yvon Boucher chez Marc-Aimé Guérin éditeur.

Charles Guérin, paru intégralement en 1853, a donc été publié après *L'influence d'un livre ou le chercheur de trésors* de Philippe Aubert de Gaspé fils (1837), après *Les fiancés de 1812* de Joseph Doutre (1844), après *Une de perdue, deux de trouvées* de Georges Boucher de Boucherville (1849) mais avant *Jean Rivard le défricheur* d'Antoine Gérin-Lajoie (1862) et avant *Les anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé père (1863). Voilà qui situe bien *Charles Guérin* historiquement et qui, selon nous, le met particulièrement en valeur car il s'agit d'un de nos meilleurs romans du 19e siècle. Il incarne, en effet, assez bien ce que Jan O. Fischer[1] se référant à Balzac appelle le réalisme critique. Notre opinion élogieuse de ce texte va, certes, à l'encontre de beaucoup de « commentaires fort contradictoires » (p. 11) comme le dit M. Lemire dans son introduction à cette nouvelle édition. Et il cite, par exemple, H.E. Chevalier affirmant : « Nous avons vainement tenté de trouver le but de l'ouvrage, il n'existe pas » (p. 11). On ne voit d'ailleurs pas pourquoi M. Lemire ajoute inutilement « qu'un Français récemment arrivé au pays » (p. 11) ne pouvait saisir la portée de *Charles Guérin* puisque, de toute manière, Edmond Lareau critique né à Saint-Grégoire, comté d'Iberville, et le premier à publier une histoire de la littérature canadienne, ne bénéficie pas de « cette excuse » qui n'explique rien : « Je ne découvre point dans cette composition aucun but philosophique, aucune idée grande, aucun système » (p. 11). Le moins que l'on puisse dire est que la cécité est internationalement partagée. Retenons aussi que, ni Casgrain, ni des critiques plus modernes, n'accordent une grande valeur à *Charles Guérin*. Or, nous ne pouvons qu'aller à l'encontre de ces jugements de valeur quelque peu partiels et d'autant plus partiaux que, justement, ils se fondent sur une idéologie bien particulière. Que reproche-t-on à Chauveau ? Principalement d'être ignorant (il ne connaît pas les moeurs canadiennes) ou de ne pas cautionner l'idée que l'*on veut se faire* de la société de l'époque (les habitants sont présentés parfois à leur désavantage).

Pour nous, le mérite essentiel de *Charles Guérin*, son côté adulte, son aspect véritablement créateur, se trouve non pas dans l'ignorance des moeurs (critiques partiales de commentateurs attaquant de biais) que Chauveau connaît et montre sous leur vrai jour (contrairement aux récits hagiographiques tels *Les anciens Canadiens*), mais bien dans une présentation réaliste et critique de la société. Chez lui, justement, le manichéisme, l'opposition blanc/noir ou bien/mal affleure beaucoup moins que chez Antoine Gérin-Lajoie sans oublier, à la fin du siècle, *Pour la patrie* de J.-P. Tardivel. *Charles Guérin* est peut-être un de nos premiers et un des seuls romans problématiques du 19e siècle (*Marie Calumet* est de 1904 et *La scouine* de 1918). Chauveau est bien un des seuls à montrer les tares de la société, tares qui se manifestent dans l'absence de débouchés économiques, tares du système éducatif qui ne permet pas véritablement l'avènement de l'Homo-economicus canadien-français et parfois défauts au sein du Canadien français qui, jusqu'à un certain point, est lui aussi responsable de ses malheurs. Il suffit, bien sûr, de voir la faiblesse (relative) et la naïveté (certaine) de Charles pour saisir que l'Anglais ou l'étranger menaçants et caricaturés, ici, comme dans la plupart des romans de l'époque, ne sont pas des satans incarnés égorgeant l'agneau pur et sans défense.



Des thèmes connus sont certes présents qui reviendront dans *Les anciens Canadiens*, dans l'opposition entre la pure Blanche d'Haberville et l'Écossais Archibald Cameron of Locheill, qui réapparaîtront surtout dans *Pour la patrie* où Montarval (Français et Franc-maçon) veut détruire la pureté de l'univers canadien-français catholique. N'oublions pas, dans cette optique, *Two Solitudes* de Hugh McLennan où le seigneur canadien-français est trompé par le businessman montréalais alors que tous deux, voulaient construire un bar-

rage (on voit l'analogie avec la rivière aux écrevisses et le moulin de *Charles Guérin*). Toutefois ces thèmes et la caricature du méchant Wagnaer ne sont pas omniprésents dans Charles Guérin même si certains passages sont sans équivoques : « Deux hommes d'une contenance presque sinistre avaient suivi avec intérêt ce qui venait de se passer. Il y avait même dans la persistance du regard de l'un de ces deux hommes, quelque chose de fatal » (p. 52). L'important, et ce qui n'a pas été accepté par les critiques qui étaient plutôt engagés dans une idéologie demandant de dépeindre sous un jour utile à la morale et aux bonnes moeurs le fonctionnement de la société (voir le dernier paragraphe de l'introduction de G.-H. Cherrier), c'est justement le ton, somme toute nuancé, de l'auteur qui porte peut-être des jugements assez vifs mais qui instaure un univers problématique ou bien et mal s'incarnent au coeur d'un même personnage ou d'un même groupe : « . . . d'autres se consument honnêtement et laborieusement dans l'obscurité et la misère ; d'autres enfin se jettent à corps perdu dans le charlatanisme et l'intrigue. L'émigration forcée[2], l'oisiveté forcée, la démoralisation forcée, voilà tout ce que l'on offre à notre brillante jeunesse . . . » (p. 109). Remarquons aussi que l'auteur dépeint d'une manière assez ridicule la cérémonie du Mai[3] (p. 172) et comparons-la à la vision idyllique qui en est donnée dans *Les anciens Canadiens*. Chauveau annonce parfois nettement Albert Laberge. C'est bien à l'illusion d'un monde où tout va bien, où tout est contrôlé par une rationnalisation permanente, par un langage ordonné et qui crée le rassurant et la vie en rose, que s'attaque Chauveau. Les utopies futures d'A. Gérin-Lajoie et le délire d'une société parfaite à l'origine de tous les totalitarismes[4] est refusé d'emblée dans *Charles Guérin*, pour l'étude de problèmes concrets, même si, à la fin l'auteur sacrifie à l'idéologie dominante et à ce que souhaite une partie du public. La soif de rêve, d'illusion, la demande d'images d'Épinal est tellement forte que, sous peine de censures ou de représailles[5], il plaque un dénouement heureux afin que le mal qui attaque la société[6] ne soit vécu par le lecteur que comme un état passager, transitoire, qui, en fait, ne serait là que pour cautionner l'optimisme final, le miracle de la solution toute faite issue de la Providence. Et l'on voit nettement au coeur du texte que l'auteur est conscient des limites que lui imposent ses lecteurs : « Hâtons-nous d'ajouter que . . . les beaux cheveux blonds . . . appartenaient à mademoiselle Louise Guérin, dont le nom doit rassurer nos lectrices, qui jetteraient les hauts cris, si, dès le premier chapitre, nous permettions de telles familiarités à toute autre qu'à une soeur. » (p. 47). L'ironie de ce passage et de bien d'autres ne peut que mettre en question ce dénouement plaqué où Charles hérite d'une fortune et épouse Marichette qui hérite aussi. Notons toutefois que l'idylle n'est pas totale et que dans les dernières pages, résumant l'installation des colons, on souligne les difficultés ce qui, somme toute, nous éloigne quelque peu de Rivardville. Ainsi *Charles Guérin* représente un roman où, certes, on refuse de « s'anglifier » et où pour éviter cet écueil et bien d'autres, on fait un effort pour voir les problèmes socio-économiques sans tenter, dès le départ, de fuir dans le passé des traditions ou dans le sentimentalisme du rêve.

Mais il faut revenir sur l'opposition entre la volonté de présenter des problèmes réels de la société et le dénouement de complaisance car elle est liée en même temps aux moyens mis en oeuvre pour constituer une édition annotée. Nous possédons de *Charles Guérin* deux éditions manifestant deux méthodes différentes : celle de M. Lemire et celle de 1973 de Y. Boucher. L'édition de M. Lemire reprend la conception traditionnelle de la littérature telle qu'exprimée par exemple par J.-C. Falardeau pour qui l'oeuvre est le miroir de la société. Or, cette approche, passée à l'état d'évidence et de stéréotype, est très insuffisante. Y. Boucher le souligne d'ailleurs fort bien dans sa préface. En reprenant les fonctions dégagées par Propp pour le conte populaire russe, il s'aperçoit que la structure des fonctions de *Charles Guérin* « rapproche étrangement ce roman à la structure d'un conte » (p. XXVII). Et Y. Boucher d'ajouter : « Cette parenté de structure entre les modèles de Propp et le roman de Chauveau nous amène à poser le problème de la priorité des formes sur celle des contenus. (p. XXVII). Et ceci est légitime. Il est essentiel dans toute édition critique ou annotée de faire une analyse formelle du texte (au lieu de se contenter des rapports entre le texte et la société) et de dégager des structures récurentes qui permettent d'aller plus loin et de déboucher sur la mise à jour d'un genre, de discours qui dépassent la société ou l'époque dans lesquelles le texte fut produit. On pourra alors vraiment faire une édition critique qui ne s'en tiendra pas seulement à l'anecdotique ou à quelques aspects de l'oeuvre, mais qui rendra compte des divers niveaux du texte et qui, à l'image des théories de B.L. Whorf[7] ou de Sapir[8] ouvrira des perspectives enrichissantes sur des lois plus générales, dépassant aussi époques et sociétés, aboutissant à la mise à jour d'idéologies et de modes d'écrire transcendant le temporaire. Ces démarches, celle de M. Lemire et celle d'Y. Boucher sont donc complémentaires car des données multiples sont indispensables : renseignements sur le choix du texte[9], historiques, sociologiques, formels, structuraux et sémiotiques. De véritables et utiles éditions critiques qui manquent d'ailleurs singulièrement dans le domaine canadien-français, ne se feront qu'à ce prix.

Patrick Imbert

Pierre-J.-Olivier Chauveau. *Charles Guérin ; Roman de moeurs canadiennes*, édition présentée et annotée par Maurice Lemire, Montréal, FIDES, 1978, 392 p.

1. Jan O. Fischer, *Réalisme critique* dans *Acta Universitatis Carolinae, Philologica*, n* 1, *Romanistica Pragensia* (VI, p. 33-58.)
2. Voir à ce sujet dans la littérature française *Z. Marcas* de Balzac.
3. Se souvenir dans la littérature française du discours des comices agricoles dans *Madame Bovary* de Flaubert, belle satire des cérémonies officielles.
4. Voir Igor Chafarévitch, *Le phénomène socialiste*, Paris, Seuil, 1977, 350 p.
5. Voir à ce sujet : Charles Grivel, *Production de l'intérêt romanesque*, Paris, The Hague, 1973.
6. Voir à l'opposé Roger Fournier, *Moi, mon corps, mon âme Montréal, etc.*, Montréal, La presse, 1974, 252 p.
7. B.L. Whorf, *Linguistique et anthropologie*, Paris, Denoël, 1969, 220 p.
8. E. Sapir, *Anthropologie*, Paris, Seuil, 1971, 380 p.
9. Notons que dans aucune de ces éditions on ne sait si le manuscrit existe encore et où il se trouve.